

« LEURS FIGURES »

MAURICE HEIM

LA PASSION D'UN ROI

CHARLES VI

LE FOL (1368-1422)



nrf

GALLIMARD

70

37469663

LA PASSION D'UN ROI
CHARLES VI, LE FOL

16

DALHAG

LA Mèreinte

2000-383610

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

FLEURS DE RÊVE, Lemerre.
LES FLÈCHES D'OR, Sansot.
LE BAIN DE LUNE, Sansot.
LA DANSEUSE NUE, Sansot.
LE CHACAL DE MINUIT, Sansot.
HAÏKAÏ D'OCCIDENT, Sansot.
NOUVEAUX HAÏKAÏ D'OCCIDENT, Figuière.

PROSE

Voyages :

SUR LES PENTES DU PAMIR, Sansot.
A TRAVERS LE VIEUX MAGHREB, Editions de la Revue
Mondiale.

Romans :

PROFITEUR, Méricant.
UN FEU ROUGE DANS LA NUIT, Baudinière.
OMBRES CHINOISES, Baudinière.

Histoire :

LE RHIN, FRONTIÈRE DES GAULES, Les Editions
Universelles.
KELLERMANN, DUC DE VALMY, La Nouvelle Edition.

A paraître :

FRANÇOIS I^{er} ET LES FEMMES, Gallimard.

« LEURS FIGURES »

MAURICE HEIM

LA PASSION D'UN ROI

CHARLES VI

LE FOL (1368-1422)

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7513 00309915 6

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Deuxième édition



Sur la couverture, reproduction d'une illustration de Gustave Doré.



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*

AVANT-PROPOS

« Oh ! ne permets pas que je sois fou, bonté du ciel, s'exclame le roi Lear, conserve-moi dans l'équilibre. Oh ! non, pas fou, de grâce ! je ne voudrais pas être fou !... » Ce cri d'effroi, cette prière ardente et pathétique pourrait, en vérité, servir d'épigraphe à notre livre.

Charles VI, lui aussi, a conjuré la puissance divine de l'épargner. Charles le Bien-Aimé, qui fut bon, généreux, populaire, a, durant les intervalles de lucidité relative où son mal lui accordait quelque répit, terriblement et injustement souffert. Il a souffert dans sa personne, il a parfois sans doute aussi souffert d'assister impuissant aux malheurs de son royaume.

Son royaume ?... La France fut alors, selon l'expression de Froissart, « frappée au chief ». Et le bon chroniqueur de déplorer un coup si rude et si néfaste : « Ce fut grand pitié de ce que le Roy de France (qui est le plus digne, et le plus noble, et le plus puissant Roy du monde) pour ce temps cheut en telle débilité que de perdre son sens ainsi soudainement. » Michelet, de son côté, n'a-t-il point écrit que, « pour entrer dans Paris, les Anglais ont pris le chemin de la forêt du Mans » ?

La folie de Charles VI apparaît, à vrai dire, symbolique. Elle correspond à une période particulièrement trouble de notre histoire, elle illustre étrangement une époque où, tandis que déclinent la société et la culture féodales, l'Europe entière est agitée de remous et cherche sa voie. L'aliénation mentale du roi n'est pas la cause de notre décadence : elle en a hâté les effets, qu'avaient retardés la sagesse politique et les succès militaires de Charles V. L'entendement du souverain sombre dans une obscurité coupée de lueurs fugitives et, cependant, les destins du pays se dissolvent, l'Etat n'est plus qu'un fantôme, l'autorité s'effrite et « ses fragments épars tombent d'abord entre les mains des oncles du prince, puis entre celles des factions ». Trente années de discordes civiles, le réveil de la guerre étrangère, l'Anglais dictant la paix et imposant sa domination à la France, tel se présente le tableau du règne.

Le sentiment national, il faut le dire, n'est qu'en formation. Les conflits armés restent des luttes entre les grands pour des querelles de familles. L'idée de patrie, pourtant, s'élabore au creuset même de notre infortune et, si le mot de patrie — qu'on trouve dans les écrits d'Alain Chartier — ne signifie pas grand-chose encore pour la multitude, déjà la notion se précise d'une communauté française. Prélude en sourdine qui éclatera en chant triomphal lors de la délivrance de 1453 !...

Dans ces pages, nous n'avons d'autre dessein que de suivre pas à pas le roi Charles sur la pente longue et ardue de son calvaire, en évoquant sans trop nous appesantir les scènes les plus marquantes qui firent alors le drame français si tragique.

LES ONCLES ET LE ROI

Bertrand du Guesclin était mort le 13 juillet 1380. Charles V en reçut la nouvelle vers le 20 et ce deuil, après tant d'autres, l'affligea d'autant plus profondément qu'il se sentait lui-même près de sa fin. Tombé depuis quelque deux ans dans une complète cachexie goutteuse, il ne se déplaçait plus qu'en litière, et chaque jour qui passait voyait décliner ses dernières forces.

Le 21 août, le malade se fit transporter à sa maison de Beauté. Il y demeura seul. Ses deux fils, Charles et Louis, étaient restés à Melun par son ordre, une grave épidémie sévissant encore à Paris et dans ses alentours. « Beauté dominait la boucle de la Marne, en bordure de la forêt de Vincennes. C'était un petit manoir caché au milieu d'un parc entouré de murs garnis de verdure. Charles V l'avait fait construire pour s'en faire un refuge, un îlot de paix. »

Dans la nuit du jeudi 13 au vendredi 14 septembre, le roi eut une crise d'angine de poitrine. Au matin, il se confessa, entendit la messe et demanda la sainte

hostie. Il n'eut pas la force d'achever sa communion. Jusqu'au soir il souffrit atrocement. En proie à une fièvre intense, il délirait, parlait sans mesure. Au crépuscule, il bénéficia d'une accalmie. La nuit suivante fut très agitée. Le dimanche 16 septembre 1380 au matin, étouffant dans son lit, il se fit asseoir sur une chaise de repos, puis il appela près de lui ses conseillers préférés et le dauphin Charles, maintenant à Beauté. Il parla du Schisme, déclarant qu'il croyait fermement que Clément VII, le pape français qu'il avait soutenu, était « le vrai pasteur de l'Eglise ». Et, pour se mettre en règle avec sa conscience, d'ajouter qu'aucune considération de parenté ni aucun mauvais sentiment n'avaient dicté son choix, qu'il s'en remettait d'ailleurs au Concile général ou à tout autre concile qui pourrait statuer sur la question. Il demanda qu'on lui présentât la Couronne d'épines et la couronne du sacre, donna ses ordres pour l'emploi de l'argent qu'il avait mis en réserve et, geste ultime d'apaisement, abolit les fouages.

A midi, l'on apporta les saintes huiles. Le roi, à demi levé, reçut l'extrême-onction. Des hommes d'Eglise, des gens du peuple s'étaient massés dans le fond de la salle, qui, tous, pleuraient. Le moribond demanda pardon à ceux qui avaient eu à se plaindre de lui, bénit son fils Charles et les assistants, et exprima le désir qu'on le laissât seul afin que « ses tourments et son travail se terminassent en paix ». Tandis qu'on lui lisait le récit de la Passion, il expira.

Ce ne fut que dix jours plus tard, le 26 septembre, que l'on conduisit à Saint-Denis le corps de Charles le Sage. Ses frères, alors, étaient présents et déjà sans doute songeaient-ils à la curée.

Charles V — « l'un de nos plus grands rois, le plus grand peut-être avec Henri IV », pour citer

Siméon Luce — avait reconquis sur les Anglais le sol national, continué les traditions administratives de Philippe le Bel et créé l'administration financière en France. S'il avait le droit, en mourant à quarante-trois ans, de se sentir fier de son œuvre, il n'était cependant point sans appréhender les conséquences de son départ prématuré. Charles VI, en effet, n'avait pas encore douze ans, et son père pouvait s'inquiéter à juste titre des dangers d'une minorité pour le cas où il disparaîtrait avant que l'héritier de sa couronne fût en âge de régner. Il avait, d'ailleurs, dès 1374, pris, en vue de cette éventualité, trois dispositions de première importance, en fixant la majorité de Charles VI à quatorze ans, en organisant une régence, qu'exercerait le duc d'Anjou, en confiant, enfin, la tutelle du jeune souverain à la reine et, à son défaut, aux ducs de Bourgogne et de Bourbon, assistés d'un conseil composé d'hommes expérimentés. Précautions vaines. Charles V mis au tombeau, les princes des fleurs de lis ne devaient pas tarder à agir à leur guise et à manifester leurs divergences. Au regard de l'égoïsme et des convoitises de ces hommes, l'intérêt du royaume ne pesait que d'un poids léger. Le nouveau règne débuta mal sous le gouvernement des « oncles ».

Les oncles ?... Les trois frères du roi défunt : les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne ; le frère de la reine Jeanne, morte en couches au commencement de 1378 : le duc de Bourbon.

Louis I^{er}, duc d'Anjou, le second des quatre enfants de Jean le Bon et de Bonne de Luxembourg, l'aîné des oncles de Charles VI, était énergique, tenace, dévoré d'ambition. Captif à Londres comme otage de son père, il s'échappa pour reprendre la lutte contre les Anglais, qu'il combattit avec bravoure en Guyenne.

Il possédait d'indéniables qualités. Il fut, nous dit Christine de Pisan, « de louable et digne reputation... prompt en paroles belles... haut et pontifical en maintien... passant les autres communs hommes de grandeur et de tres grand courage... ». Un artiste aussi et un lettré. Mais, d'autre part, un prince cupide, sans scrupules dans le domaine pécuniaire. L'esprit d'intrigue l'entraîna dans de folles entreprises. Jeanne de Naples lui ayant légué sa couronne, il résolut de chercher fortune en Italie et, dans le dessein de réaliser son projet, ne recula point devant les pires impropriétés.

Jean, duc de Berry, le troisième fils du roi Jean, se montra toute sa vie « plus soucieux de ses plaisirs que de ses devoirs ». Vaniteux, sensuel, avide de jouissances, il avait l'allure lourde des vilains et le visage épais et commun. « A la fois cupide et prodigue, aussi luxurieux que luxueux », bâtisseur passionné, très gourmand de bonne chère, de fruits exotiques et de belles filles, il brûlait d'un amour extrême pour les arts. Ceci est à son éloge. On lui pardonnera beaucoup pour avoir chéri et « collectionné » les beaux livres, les riches bijoux, les châsses, les miniatures, les statues, les tableaux, pour s'être montré « le plus grand amateur de son temps », fût-ce en « prenant de l'argent de toutes mains ». Qu'il se soit entouré de favoris équivoques, qu'il ait forniqué, volé, gavé copieusement son égoïsme, peu nous importe après tout. Nous lui devons, à la fois, les plus beaux monuments du Berry et d'innombrables services rendus aux arts, aux lettres et aux sciences (ne cultiva-t-il point jusqu'à la paléontologie ?). Jean de Berry, d'ailleurs, ne manquait ni de sensibilité, ni de bonté. Il est des qualités de cœur qui font oublier les défauts et les vices. Généreux avec les hommes,

le second frère de Charles le Sage « aimait follement les bêtes ». Sa prédilection pour les chiens vaut d'être notée. Et nous ne saurions, à ce propos, passer sous silence la touchante anecdote que Siméon Luce, qui la rapporte, a trouvée dans le *Ménagier de Paris*, un manuel d'économie domestique de la fin du xiv^e siècle : « Par Dieu je vis à Niort (le fait dont il s'agit dut se passer en 1373) un vieux chien qui gisait sur la fosse où son maître, tué par les Anglais, avait été enterré. Et y fut mené monseigneur de Berry et grand nombre de chevaliers pour voir la merveille de la loyauté et de l'amour du chien qui, jour et nuit, ne se partait de dessus la fosse où était son maître que les Anglais avaient tué. Et lui fit monseigneur de Berry donner dix francs, qui furent baillés à un voisin pour lui querir à manger toute sa vie. »

Nous achèverons ce portrait d'un prince plus munificent peut-être que rapace, en rappelant que, veuf de Jeanne d'Armagnac, Jean de Berry s'éprit de sa petite cousine Jeanne de Boulogne. Celle-ci n'avait que douze ans ; le duc était alors très largement quinquagénaire, ce qui ne l'empêcha point de contracter avec l'enfant de justes noces. L'heureux époux mourut vieux. « On manque de renseignements — constate le baron André de Maricourt dans son excellent ouvrage *Les Valois* — sur la maladie terminale de cet apoplectique. »

« Père, gardez-vous à droite !... Père, gardez-vous à gauche ! » Quelle meilleure légende pour un portrait du plus jeune frère de Charles V, le duc de Bourgogne Philippe le Hardi ? A Poitiers, où il demeura jusqu'au bout près du roi Jean et fut blessé, Philippe n'avait pas quinze ans. Sa bravoure lui valut son surnom et l'admiration de l'auteur de ses jours, dont il reçut en apanage le duché de Touraine et,

plus tard, celui de Bourgogne. Roosebeke, en 1382, ajoutera encore à sa gloire, et en toute occasion il se montrera un bon chevalier, courageux jusqu'à la témérité. Il passera, d'ailleurs, sa vie à lutter et se dressera contre quiconque s'opposera à ses désirs. « Actif, remuant, voyageant sans cesse de Bourgogne à Paris et de Paris en Flandre, habile à tous les exercices du corps, passant parfois plusieurs jours de suite en pleine forêt, Philippe fut le plus grand chasseur et l'un des plus beaux joueurs de paume de son temps. » Intelligent, prudent, tenace, ce prince robuste et avisé développa suivant des méthodes si efficaces la puissance de ses Etats qu'il s'éleva au rang des premiers souverains de la chrétienté. Il servit, hélas ! moins bien les intérêts du royaume de France, dont il utilisa les ressources à des fins politiques personnelles.

Le quatrième duc, l'oncle maternel de Charles VI, Louis II de Bourbon, était assurément le moins malhonnête des maîtres du pouvoir. C'est peut-être pourquoi son influence demeura médiocre. Personnage bizarre, point antipathique d'ailleurs, il sombra dans la mélancolie et mourut fou.

Le partage du pouvoir ne se fit pas sans heurts. Au lendemain des obsèques de Charles V, le duc d'Anjou, invoquant son « degré d'âinesse », réclama « le gouvernement total du royaume et de tous les deux enfants du roi » : la régence et la tutelle. Les ducs de Bourgogne et de Bourbon s'élevèrent contre pareille exigence. Un jugement d'arbitres régla le différend. Il décida que le jeune roi serait immédiatement sacré ; que le royaume serait « gouverné par lui et en son nom » ; que, provisoirement, le duc d'Anjou porterait le titre de régent ; que les ducs de Bourgogne et de Bourbon auraient la garde du souverain. Un Conseil de douze membres, comprenant les quatre

oncles du roi et présidé par le duc d'Anjou, devait assurer la gestion des affaires publiques.

Il ne restait plus aux trois oncles les plus avides qu'à passer aux actes, autrement dit : à se servir. Le duc d'Anjou se fit livrer par Philippe de Savoisy, trésorier de Charles V, les lingots d'or qui avaient été scellés dans une muraille du château de Melun, ainsi que la somme de 32.000 francs que le feu roi avait déposée à la tour de Vincennes et qui était destinée au paiement de ses legs et dettes. Le duc de Bourgogne prit le gouvernement de la Normandie et de la Picardie et se disposa à pressurer les populations soumises à son administration. Jean, duc de Berry, déjà apanagé du Berry, du Poitou et de l'Auvergne, se fit attribuer le Languedoc et la Guyenne.

Cependant, le jeune Charles avait pris la route de Reims. Il entra dans la ville le 3 novembre, précédé de trente trompettes, qui « sonnaient si clair que merveille ». La cérémonie se déroula le lendemain, un dimanche, à la cathédrale, où se pressait la foule ardente et bariolée des nobles et des gens d'Eglise. « Fut, dit Juvénal des Ursins, moult belle chose et notable de voir le mystere du Sacre, la maniere d'aller querir la sainte Ampoule, et de l'apporter, et bailler es mains de l'archevesque, les ceremonies de la messe, la belle et douce maniere du roy, vu l'aage qu'il avoit et aussi constamment que s'il eust eu vingt ou trente ans. »

Après le sacre, l'enfant-roi se rendit au palais archiépiscopal pour le banquet d'usage. Là, une discussion s'éleva entre le duc d'Anjou et le duc de Bourgogne. Le premier prétendait qu'en raison de son âge il avait droit à la meilleure place. Philippe le Hardi, lui, soutenait que, comme pair et doyen des pairs, il devait passer avant son frère. Charles VI

réunit son Conseil. On discuta longuement. « Et finalement fut conclu par le roy que Philippe au cas present iroit le premier, dont Loys ne fut pas bien content. » Louis se hâta, d'ailleurs, d'aller prendre la place qu'il convoitait. Ce qui n'empêcha pas Philippe de l'emporter, car il vint se mettre entre son frère et le souverain. Futilités, mais combien significatives !

Ce furent les maréchaux qui servirent les mets, à cheval. Le roi fit ensuite des chevaliers et reçut maintes fois l'hommage. Puis on le ramena dans sa capitale.

« Il entra à Paris, note Juvénal, vestu d'une robe bien riche toute semée de fleurs de liz. Ceux de la ville de Paris allèrent au-devant de lui, bien deux mille personnes, vestues tout un, c'est à savoir de robes mi-parties de vert et de blanc. Et estoient les rues tendues et parées bien et notablement, et y eut divers personnages et histoires. Et crioit-on *Noël*, et fut reçu à tres grande joie. Et tout droit vint à Notre-Dame, y fut grandement reçu par l'evesque et s'en alla au Palais. Et reçut les dons que la ville et autres lui faisoient, et, par trois jours, fit grands conveys et joustes. Et furent les dames presentes, et y eut grande joie demenée. » Ajoutons que des fontaines artificielles versaient au peuple du vin et du lait. Cependant le pain manquait, les impôts pesaient lourdement, et la gaieté n'était que décor. Un profond mécontentement couvait à Paris, dans les autres villes et dans les campagnes. C'est pourquoi, d'ailleurs, les oncles avaient mené leur pupille droit à Reims et l'avaient, au retour, empêché de passer par Saint-Denis où l'abbé et les religieux l'attendaient en grande pompe. Il ne fallait pas qu'il entendît les plaintes. Le peuple voulait la suppression des aides et de toutes les taxes établies depuis Philippe le Bel. Les maîtres

de l'heure comptaient éluder la question avec des promesses, mais, finalement, ils seront contraints de céder, non sans que les fermiers des aides et les juifs aient été pillés et mis à mal. Le roi, quant à lui, jouissait personnellement de la faveur de ses sujets. L'on ne songeait pas à lui reprocher les fautes, l'âpreté et les malversations de ses oncles. Il bénéficiait du double prestige de la royauté et de la jeunesse.

La jeunesse en lui était aimable et souriante. Depuis le jour de sa naissance, le premier dimanche de l'Avent — 3 décembre — de l'an 1368, où le bon peuple de Paris avait clamé sa joie et ses espoirs, l'affection qu'on lui vouait n'avait cessé de croître. A Charles « le Grant », à Charles « le Sage », avait succédé Charles « le Bien-Aymé ». Bien-Aimé, le pauvre monarque, en dépit des malheurs publics, le devait rester jusqu'à la fin de sa vie.

L'enfant royal était d'un caractère facile et affable. On ne pouvait que louer sa générosité, sa bonté et sa douceur. Son comportement, à vrai dire, présentait quelques signes inquiétants, qui déjà, semble-t-il, n'avaient pas échappé à l'attention de Charles V. Faiblesse, prodigalité, crédulité excessive, caprices, réflexions troublantes, excitabilité, « hyperémotivité », autant d'indices fâcheux dont s'était peut-être ému ce dernier. N'avait-il point, en mourant — c'est du moins ce que rapporte Froissart — dit à ses frères : « Toute ma fiancée gist en vous. L'enfant est jeune et de léger esprit ; et aura bien mestier qu'il soit bien conduit et gouverné de bonne doctrine. »

Fils d'un père illustre et d'une mère qui se distinguait par sa droiture, l'ardeur de sa foi religieuse et la dignité de ses mœurs, le petit Charles avait été confié aux soins de serviteurs d'élite. Le premier sentiment qui s'était développé chez lui avait été la

piété. A peine commençait-il à ouvrir son âme aux lumières de la vie que déjà il offrait une chapelle à Saint-Germain de Vitry. A trois ans, il ne manquait point de témoigner son bonheur quand on le menait en pèlerinage à Notre-Dame de Paris. Très tôt, le roi son père lui avait constitué une maison et donné, après un choix judicieux, quelques fils de seigneurs comme compagnons de jeu et de travail. Quant aux exemples que l'enfant avait sous les yeux, ils ne pouvaient que l'inciter au bien. C'était, notamment, le ménage de ses parents qui « moult s'aymoient de grant amour ». Le jeune prince avait vu le deuil « plus grant que communément es autres hommes », porté par Charles V lorsqu'il avait perdu l'épouse « de qui tant de beaux enfans avoit eus et qui loyalement l'avoit aymé ». Il avait pu voir aussi les ministres et conseillers, si sages, si studieux, si probes, qui assistaient l'auteur de ses jours et n'avaient d'autre souci que la bonne renommée du royaume et la fidèle gestion des intérêts dont ils avaient la charge.

Intellectuellement Charles VI fut un retardataire. D'aucuns racontent qu'à quinze ans il traçait encore des bâtons pour s'apprendre à écrire. Son principal amusement aurait consisté à jouer au maçon et à souffler des vessies. Il est avéré qu'à la veille même de sa maladie il avait gardé des goûts d'enfant, tels que l'amour des déguisements, et qu'il manifestait une espièglerie puérile. S'il n'était point un sot, il ne témoigna néanmoins jamais d'une intelligence supérieure. Son père eût désiré faire de lui un prince à son image et il veilla tout spécialement sur son instruction. Il avait confié la formation de son esprit à Philippe de Mézières, un chevalier qui avait couru le monde et à qui son savoir et sa valeur morale conféraient les plus solides qualités d'éducateur. Faut-il

croire Christine de Pisan lorsqu'elle nous affirme que le dauphin Charles lisait dès l'âge de sept ans « Seneque et Marc-Aurele, les Gestes de Charlemagne, les Enfances de Pepin et la cronique d'outre-mer de Godefroy de Bouillon » ? Ce qui est certain, c'est que jusqu'en septembre 1380 rien ne fut négligé pour enrichir de connaissances et d'idées le cerveau du jeune héritier de la couronne. Ses oncles, hélas ! ne se préoccupèrent guère de parachever la tâche entreprise.

Charles VI avait hérité du tempérament lymphatique de sa mère, Jeanne de Bourbon, mais il jouissait d'une indéniable vigueur physique. A treize ans déjà il chassait le sanglier. Tant par la grâce de ses manières, le charme de son accueil et sa galanterie naturelle que par sa carrure et les traits de son visage, il conquérait la sympathie de tous ceux à qui il était donné de l'approcher. Il « saluait tout le monde avec bienveillance, abordait les moindres gens avec douceur et aménité, les appelait par leurs noms et les questionnait ». Il était « sans nulz orgueil » et — ceci fut un grave défaut — il ne savait rien refuser aux solliciteurs dont il subissait les offensives outre-cuidantes ou cauteleuses. Il ne recherchait, au reste, l'argent que pour le donner, ou le semer à pleines mains, futillement.

Il goûtait particulièrement les aventures merveilleuses. Témoin la rencontre que, chassant dans la forêt d'Halatte, il fit d'un cerf étrange au collier de cuivre doré : cette apparition le charma et le frappa si fort qu'il donna, par la suite, la figure cornue de l'animal pour support aux armes de France.

Dans ses premières amours, il apporta « l'ardeur excessive de son imagination et de son tempérament ». Copieux fut le tribut qu'il leva sur les filles de ses

sujets. Ce roi, pourtant — c'est un contemporain qui l'affirme — « ne fut jamais pour personne un objet de scandale, jamais il n'usa de violence, jamais il ne porta le déshonneur dans une famille ». Il importe de noter sa très grande précocité sexuelle. Il tenait, en ce domaine, et de son père Charles V et surtout de son grand-père Jean le Bon (qui fut, en outre, un inverti). C'est à tort, au reste, que certains historiens ont attribué à ses excès génésiques un rôle dans l'écllosion de sa psychose. Il y faut voir non pas une cause, mais un symptôme. A quel âge le jeune prince réalisa-t-il ses premiers exploits ? On lit dans le *Livre* de Christine de Pisan : « Dont une foiz rapporté au roy (Charles V) que un chevalier de sa court, jeune et joli pour le temps, avoit le dauphin instruit à amours et vagueté ; le roy, pour celle cause, le chaça et deffendy sa presence et celle de sa femme. » Or, nous savons qu'à la mort de son père l'héritier du trône avait moins de douze ans... Il est vrai que dans sa famille la valeur n'attendait pas le nombre des années.

Nous ne saurions mieux faire, pour achever cette présentation de Charles VI, que de nous effacer devant le Religieux de Saint-Denis, qui, dans sa chronique latine, a brossé de ce monarque un portrait dont la fidélité ne saurait être mise en doute :

« Sa taille, nous dit le bon moine, sans être trop grande, surpassait la moyenne ; il avait des membres robustes, une large poitrine, un teint clair, les joues couvertes d'une barbe naissante, des yeux vifs ; son nez n'était ni trop long, ni trop court. L'ensemble de sa figure était embelli par une chevelure assez blonde, que dans l'âge mûr il avait coutume de ramener du sommet de la tête sur le front, parce qu'il n'aimait pas à laisser voir qu'il était chauve. Aux grâces

de sa personne se joignait une grande force de corps, et la nature semblait lui avoir prodigué ses dons d'une main généreuse. On remarquait en lui toutes les heureuses dispositions de la jeunesse : fort adroit à tirer de l'arc et à lancer le javelot, passionné pour la guerre, bon cavalier, il témoignait une impatiente ardeur toutes les fois que les ennemis le provoquaient par leurs attaques. Enfin, il montrait, de l'aveu de tous, une rare habileté dans tous les exercices militaires... Il se mêlait trop souvent aux tournois et autres jeux guerriers, dont ses prédécesseurs s'abstenaient dès qu'ils avaient reçu l'onction sainte. »

Ce prince charmant portait, hélas ! le poids de lourdes tares ancestrales. Encore que, durant son adolescence, il jouît d'un cerveau apparemment normal, il avait la raison fragile.

PREMIÈRES ANNÉES DE RÈGNE

Le jeune Charles installé sur le trône et ses oncles maîtres du gouvernement, la dilapidation des deniers publics fut menée bon train par le duc d'Anjou, qui avait pris la direction des finances après la retraite du cardinal de la Grange. Toute l'épargne du règne précédent se dissipa en fêtes, en prodigalités, et servit à emplir les caisses sans fond du régent et de ses frères. Le duc d'Anjou rétablit les aides, récemment abolies. Cela en mars 1382. Le lendemain — rapporte le Religieux de Saint-Denis, chroniqueur généralement exact et impartial — l'un des collecteurs des impôts royaux exigea un sol d'une femme qui vendait du cresson : il fut assommé. Le jour même, la capitale se soulevait. Le peuple s'empara de maillets de plomb déposés jadis par Etienne Marcel à la « Maison aux piliers » pour servir en cas de lutte contre les Anglais. Les insurgés, qu'on appela les *Maillotins*, avaient mis à leur tête l'ancien prévôt de Paris, le vieil Aubriot, qui ne tarda point à les abandonner. Finalement, l'Université s'interposa, obtint que toutes aides seraient supprimées et que le gou-

vernement pardonnerait... Le pardon demeura partiel : plusieurs chefs de l'émeute, retenus au Châtelet, furent, les uns, décapités ou pendus, les autres, cousus dans des sacs et « tout doucement » jetés, la nuit, à la rivière ; Paris, d'autre part, dut payer une amende de 100.000 francs d'or. Après quoi, Louis d'Anjou se disposa à partir pour l'Italie. Il prit tout ce qu'il put prendre dans le royaume, pilla les gens d'Eglise et, dès la fin d'avril 1382, se mit en route « tout chargé d'argent et de malédictions ». Il devait mourir deux ans plus tard, en poursuivant la chimère de sa conquête napolitaine.

Louis I^{er} d'Anjou laissera un héritier de ses prétentions, son fils Louis II, âgé de sept ans. Ce dernier sera couronné roi de Naples et de Sicile, par le pape, en 1389, mais, en 1397, il perdra son trône. On sait que ce fut au roi de France que passèrent ultérieurement les droits des Angevins sur Naples. Héritage funeste, qui, à la fin du xv^e siècle, engagea Charles VIII dans la décevante entreprise italienne, où la royauté française gaspilla ses forces.

Pour l'heure, Philippe le Hardi restait, en réalité, seul à la tête du gouvernement. Il s'y comporta en maître obstiné dans ses desseins et dont la personnalité puissante imposait, si bien qu'on peut dire que la France fit alors la politique du duc de Bourgogne.

Le roi, quant à lui, n'était qu'une figure symbolique. On agissait en son nom, mais sa volonté n'intervenait guère. Il ne semble pas que, malgré sa précocité, le jeune souverain ait, en aucune circonstance, sérieusement tenté de faire prévaloir ses vues. Il se déplaçait souvent, soit pour chasser, soit simplement par suite de ce besoin de mouvement et de changement qui tenailla toujours sa nature fantasque. Que de fois on le vit à Compiègne, à Senlis, à Melun.

pour ne point parler des grands voyages ! Quand Charles réside à Paris, il habite tantôt le Louvre, tantôt l'hôtel Saint-Pol. C'est, au reste, cette dernière demeure qui jouit de sa préférence. Il faut dire qu'il trouve ses aises et que nul palais n'est plus digne d'un roi.

Construit et aménagé par Charles V, l'hôtel Saint-Pol dresse ses multiples bâtiments au milieu d'un vaste « clos » qui s'étend depuis la rue Saint-Antoine jusqu'au cours de la Seine et depuis la rue Saint-Pol jusqu'aux fossés de l'Arsenal et aux fossés de la Bastille. Il renferme des appartements magnifiques, des galeries, des bibliothèques, un véritable labyrinthe de pièces réservées à la vie quotidienne du monarque, des étuves, une chambre de bains, un jeu de paume, des lices, une volière, des ménageries, une chambre de conseil... De profonds jardins, verts et fleuris, lui font une parure diaprée qui s'avère aussi un éden de solitude. Dans les cours sont groupés la maréchaussée, la conciergerie, la fourille, la lingerie, la pelleterie, la bouteillerie, la saucisserie, le garde-manger, la maison du four, la fauconnerie, la lavanderie, la fruiterie, l'échansonnerie, la panneterie, l'épicerie, la tapisserie, la charbonnerie, la pâtisserie, le bûcher, la taillerie, la cave aux vins des maisons du roi, les cuisines, les celliers, les poulaillers... Les salles et cabinets des appartements royaux et des appartements des ducs sont lambrissés de bois rare. Il y a partout des cheminées et des poêles (des *chauffe-doux*). « La cheminée de la chambre du roi est ornée de grands chevaux de pierre ; une autre est chargée de douze grosses bêtes et de treize grands prophètes. » Dans cette habitation splendide, que son créateur a garnie de meubles précieux et de buffets portant de la vaisselle d'or, d'innombrables serviteurs gravitent autour des major-

domes aux chausses rouges et s'empresment à satisfaire les exigences de leur auguste maître et de ses hôtes, les princes et les seigneurs étrangers. Et cependant, à genoux sur les dalles des chapelles, des prêtres en blanc surplis prient « Messire », le roi du ciel, pour le bonheur et la santé du roi de France.

Charles VI prenait plaisir à se promener dans Paris, vêtu en homme du peuple. Sans compter qu'il n'aimait point la robe, il pouvait ainsi se perdre dans la foule, courir les rues, pincer la taille aux gentes filles, faire l'« escholier », s'amuser parfois à recevoir les coups des gardiens de l'ordre. Non, d'ailleurs, qu'il fût privé du sens de la majesté royale et ne respectât la tradition — il se montrait même exagérément fidèle aux rites désuets de la chevalerie — mais il éprouvait le besoin de se récréer, de déposer de temps à autre le collier de servitude, de s'abreuver aux sources libres de la vie. Et puis il voulait connaître sa capitale. Il en chérissait le visage et les aspects divers, il goûtait son sourire, il ne s'effrayait pas de ses grimaces. Les Parisiens l'intéressaient. Sa sensibilité se pénétrait de leur âme et ses yeux se divertissaient à leurs gestes. Il approuvait le vêtement des hommes : chemise, cotte, gipe, chaperon, et il riait de celui des femmes. Les beautés de cette époque étaient sensuelles et grasses et leur invite au péché joyeuse et troublante. Si le Diable leur dictait leur jeu, il avait dessiné leur costume. « Les dames et demoiselles menoient grands et excessifs estats, et cornes merveilleuses, hautes et larges ; et avoient de chacun costé, au lieu de bourlées, deux grandes oreilles si larges que quand elles vouloient passer l'huis d'une chambre, il falloit qu'elles se tournassent de costé et baissassent. » Le roi, d'ailleurs, n'avait pas peur du Malin, encore que ce prince des ténèbres ne se fît faute de hanter la ville.

Paris comptait alors plus de 300.000 habitants. Charles V avait achevé sa nouvelle enceinte, celle d'Etienne Marcel, et fait construire la Bastille. Le mur, sur la rive gauche, commençait à la Tournelle, englobait toute la montagne Sainte-Genève et se terminait à la tour de Nesle (Institut). Sur la rive droite, il prenait naissance à l'Arsenal, atteignait la Bastille, obliquait vers le nord-ouest et se dirigeait ensuite vers le Louvre où il aboutissait. Il y avait, en réalité, trois villes dans la ville : la ville savante, celle de l'Université et de ses trente-neuf collèges ; la Cité, avec Notre-Dame et le Palais de Justice ; la ville du commerce, située au nord de la Seine. Les deux bras du cours d'eau étaient reliés par cinq ponts, dont un seul en pierre : le pont aux Changeurs. Point de quais. Des maisons bordaient le fleuve de chaque côté et couvraient les ponts. Sauf les riverains, personne ne voyait la Seine. Celle-ci était fermée, en amont et en aval de Paris, par deux grosses chaînes. La capitale comptait trente-cinq paroisses. Les rues, tortueuses et humides, manquaient d'air et d'eau. Charles V avait fait creuser quelques égouts, mais à ciel ouvert, et ces foyers d'infection jouèrent, à n'en pas douter, un rôle éminent dans la propagation des épidémies. La mortalité, toujours considérable, passait parfois les bornes de l'imagination. Les pestes noires de 1348 et de 1361 firent d'énormes ravages. En 1374 et en 1399, les décès furent si nombreux qu'une ordonnance interdit aux crieurs des trépassés de s'acquitter de leur mission. Peu de vie nocturne dans Paris. Tous les soirs, à huit heures, le bourdon de Notre-Dame sonnait le couvre-feu. Chacun devait rentrer et éteindre feux et lumières, de peur d'incendie. Il est vrai qu'afin d'éviter d'enfumer leur logis avec les lumignons en usage, la plupart des Parisiens, en hiver du moins, n'atten-

daient même pas pour gagner leur lit que la cloche les y invitât. La nuit tombée, les rues appartenaient aux ribauds, truands, faux estropiés, tire-laine et coupeurs de bourses, qui détroussaient consciencieusement les gens attardés et n'hésitaient pas, à l'occasion, à donner l'assaut aux maisons. Le prévôt ni le guet du roi n'eussent osé se risquer à pénétrer dans les repaires de cette tourbe.



Partout régnaient alors le désordre et l'anarchie. Avec Paris, avant même Paris, nombre de villes s'étaient soulevées. Les campagnes avaient suivi leur exemple. Pays de langue d'oïl et pays de langue d'oc se refusaient à payer les impôts exorbitants qu'on exigeait d'eux. A court d'argent, le gouvernement royal s'était résolu à sévir. Nouveau lieutenant du roi en Languedoc, le duc de Berry, avide et intransigeant, réprima durement les émeutes de Béziers et de Carcassonne et multiplia les gibets. Ce qui n'empêcha pas les *Tuchins* de tenir la brousse pendant des années et de massacrer sans merci les prêtres et les nobles. A Rouen, le peuple fut maître de la ville durant trois jours. Charles VI partit pour la Normandie avec des troupes. Il entra dans la cité rebelle, fit tomber quelques têtes, abolit la Commune et infligea aux habitants une forte amende. Puis, en raison de la semaine sainte, il accorda un pardon général (1382).

L'Europe entière, à vrai dire, sentait passer sur elle un souffle de révolution. « Mouvements inconscients, mal dirigés, condamnés à des échecs certains, mais qui témoignent de la force nouvelle acquise par ceux qui travaillent et de la nécessité de compter avec eux. » C'est l'époque où les *Ciampi* de Florence prennent les armes à la voix du cardeur de laine

Lando, où les cantons suisses s'insurgent pour se libérer de la domination des Habsbourg, où la Ligue Hanséatique renverse le trône du roi de Danemark Waldemar IV. En Angleterre, les paysans se soulèvent contre les grands propriétaires, les ouvriers des villes contre la capitation qu'on leur impose ; en Flandre, le comte Louis de Maële est aux prises avec ses sujets, qui ont résolu de le chasser et de mettre un terme aux exactions de la noblesse. C'est un bonheur pour la France, elle aussi troublée par l'orage, que le jeune roi Richard II ait fort à faire dans son propre royaume et ne puisse profiter des circonstances pour raviver la flamme des combats. Une trêve a été conclue et, bien que les hostilités se poursuivent en Bretagne, toutes incursions anglaises sur le sol français ont cessé. Louis de Maële, pour sa part, va utiliser ce répit dont bénéficie Charles VI et solliciter l'intervention des forces royales.

Le comte de Flandre était le beau-père du duc de Bourgogne. Philippe le Hardi, son héritier, avait un intérêt capital à lui porter secours. Maître du pouvoir — car, si son neveu régnait, en fait il ne gouvernait pas — le duc persuada facilement à Charles qu'il importait de frapper les rebelles flamands, dont les intelligences avec les émeutiers parisiens ne laissent place à aucun doute. Le roi, qui n'était pas encore entré dans sa quinzième année, mais qui se plaisait aux grandes chevauchées guerrières, se montra plein d'enthousiasme. Non seulement il s'enivrerait du nectar des batailles et moissonnerait des lauriers, mais encore il ferait œuvre pie en combattant des partisans du pape romain. Ne convenait-il pas, au reste, afin d'empêcher que « toute gentillesse ne pérît », de réprimer partout sans pitié les insurrections populaires ?

L'armée royale, concentrée à Lille, se mit en marche le 18 novembre 1382. Ne comptant pas moins de 40.000 hommes, essentiellement française et féodale, elle avait à sa tête le roi Charles et le duc de Bourgogne et était placée sous le commandement effectif du connétable Olivier de Clisson. Il pleuvait, le sol était détrempé. Chevaliers, archers et arbalétriers se portèrent en avant avec une rapidité surprenante. Après avoir franchi la Lys, l'armée atteignit sans peine les abords de Roosebeke, où le capitaine général Philippe Artevelde, le chef élu des Gantois, s'était retranché sur une colline. Au matin du 27, ce fut lui qui attaqua. Les Flamands criaient si fort « qu'on n'eust pas entendu Dieu tonner ». Bousculant le premier rang de la « bataille » du roi, le gros de leurs troupes se rua contre les Français « comme sanglier tout forcené ». Mais les deux ailes de l'armée royale se rabattirent sur l'ennemi et l'écrasèrent. Les chevaliers, avec leur hache, « rompoient bassinets et ecrve-loient testes » ; les valets achevaient les blessés, « ni nulle pitié n'en avoient non plus que ce fussent chiens ». 26.000 Flamands, sur les quelque 40.000 qui prirent part à l'action, succombèrent, la plupart étouffés. Artevelde était parmi les morts. Le comte de Flandre fit pendre sa dépouille. Il fut interdit d'enterrer les cadavres, « gens mecreants contre Dieu et leur roy et leur seigneur », et « les mangerent chiens et maints grands oiseaux ».

Au lendemain de la victoire, le roi se rendit à Courtrai, pour y reprendre les éperons que les Flamands avaient arrachés, en 1302, aux chevaliers français le jour de la défaite de Robert d'Artois. Il fit incendier la ville. Puis, après avoir ordonné de sévères représailles contre les manants et les vilains, il prit le chemin du retour.

Les Parisiens avaient, assurait-on, écrit aux communes flamandes des lettres « tres mauvaises et tres seditieuses ». Ils méritaient une punition. Charles VI arriva le 11 janvier 1383 devant la porte Saint-Denis. Il fit enlever et coucher à terre les batants de cette porte et entra dans la ville comme dans une cité conquise. Puis il châtia. Exécutions, mesures de rigueur, amendes, taxes nouvelles, suppression de la prévôté des marchands, abolition des privilèges de la capitale, tel fut le tableau de la répression. Les Parisiens, pourtant, ne tinrent pas rigueur au roi de ces actes de vengeance, parce qu'ils étaient certains que Charles, de son propre mouvement, n'eût jamais agi de la sorte.

Rouen, pour sa part, dut subir une seconde punition et payer une forte somme ; les villes du Nord furent frappées ; quant au Languedoc, le duc de Berry le contraignit à racheter ses méfaits en versant 800.000 francs et à accepter le rétablissement des aides.

En 1384, le duc de Bourgogne recueillit la succession de son beau-père et devint comte de Flandre, et l'année suivante, les Gantois s'étant mis sous la protection du roi Richard II, Charles VI prit la tête d'une nouvelle expédition qui ravagea la Flandre. Quelques mois plus tard, à l'Écluse et dans d'autres ports, on travaillait fiévreusement aux préparatifs d'une descente en Angleterre. Philippe le Hardi entendait se venger de l'intervention des Anglais dans les affaires flamandes. Inventeur du projet, il serait l'âme de l'opération et avait décidé que le jeune roi y présiderait et s'embarquerait avec lui pour passer le détroit. Clisson mènerait l'invasion. Plus de 1.300 vaisseaux et embarcations furent réunis, de quoi faire, dit Froissart, « un pont entre Calais et Douvres » : la flotte la plus grosse qu'on eût vue « depuis que Dieu crea

le monde ». Une ville de bois, qui se démontait pièce par pièce, devait servir de camp. 8.000 hommes d'armes et 60.000 hommes de pied, venus de tous les points du royaume, étaient prêts à prendre la mer. Mais, à l'Ecluse, où l'on avait établi le quartier général, on attendait le duc de Berry avec ses troupes. Jaloux de son frère de Bourgogne, dont il ne voulait pas contribuer à étendre encore la puissance, il s'attachait à dessein dans le Midi. On l'attendit si longtemps que les Anglais, qui n'étaient pas restés inactifs, eurent tout loisir de détruire, avec leurs vaisseaux, une partie de la flotte (1386). Les coups de mer leur prêtèrent renfort. Quand arriva, enfin, le duc Jean, l'automne était là. Les jours trop courts, les vents contraires obligèrent le roi de France à remettre l'expédition au printemps suivant. Au retour de la belle saison, ce fut le duc de Bretagne qui, en mandant Clisson et en le retenant prisonnier, fit tout manquer. L'on revint bientôt au régime des trêves avec l'Angleterre.

C'est à cette époque — plus exactement en 1384 — que Charles le Mauvais, roi de Navarre, l'ami et l'allié de Richard II, tenta de faire empoisonner Charles VI, son frère et ses oncles par un Anglais nommé Robert de Wourdreton, valet d'un maître ménestrel dont la troupe avait donné des représentations devant sa cour. « Tu feras ainsi, avait-il prescrit à cet homme après avoir acheté son consentement par de belles promesses : il est une chose qui se appelle arsenic sublimat : si un homme en mangeoit aussi poz que un poiz, jamais ne vivroit. Tu en trouveras à Pampelune, à Bordeaux, à Bayonne et par toutes les bonnes villes où tu passeras, es ostelz des apothicaires ; pren de cela et en fay de la poudre, et quant tu seras à la Maison du roy, du conte de Valoiz son frere, des ducs de Berry et de Bourgogne, de Bourbon et des autres

grans seigneurs où tu porras avoir entrée, tray-toi pres de la cuisine, du dreçouer, de la boutillerie ou de quelzques autres lieux où mieux tu verras ton point, et de cette poudre met es potages, viandes, ou vins desdiz seigneurs, au cas que tu verras que tu le porras faire à ta seurté, et autrement ne le fay point ¹. »

Wourdreton part pour Paris avec son maître. En route, il achète de l'arsenic. Arrivés dans la capitale, les deux ménestrels prennent une chambre dans un hôtel. Arrêtés peu après, ils sont menés au Châtelet et fouillés. On trouve l'arsenic dans la gipe de Wourdreton, qui fait des aveux complets. Condamné à mort, il est mis en quartiers et les morceaux de son corps sont promenés à travers la ville. « L'interrogatoire du coupable et surtout les rapports des experts, constatent les docteurs Cabanès et Nass dans leur intéressant ouvrage *Poisons et sortilèges*, sont particulièrement instructifs... Ils nous révèlent quelles étaient les connaissances des hommes de science du temps sur les poisons, et plus spécialement sur l'arsenic. Son action sur les tissus de l'organisme nous est présentée avec une exactitude, une précision qu'on est surpris de trouver aussi grandes pour l'époque. »

1. *Trésor des Chartes*.

ÉLISABETH DE BAVIÈRE

Durant sa longue lutte contre les Anglais, Charles V n'avait cessé d'orienter sa politique extérieure du côté de l'Allemagne. L'alliance allemande lui apparaissait si logique et si profitable qu'elle s'imposait à son esprit comme une nécessité péremptoire. Il s'attacha avec constance à s'assurer à l'est un appui qui renforcerait sa position tandis qu'il combattrait à l'ouest.

Si l'on se rappelle qu'il avait pour mère Bonne de Luxembourg, fille du roi Jean de Bohême, le bon chevalier aveugle qui fut tué dans les rangs français à Crécy en 1346, on comprendra plus aisément son insistance auprès de l'empereur Charles IV. Ce dernier, qui appartenait à la maison de Luxembourg, était son oncle maternel. Le roi de France pouvait invoquer les liens de famille. De fait, en 1372, les pourparlers engagés avec Charles IV avaient abouti à la conclusion d'un traité d'alliance. L'empereur mort, encore que son fils et successeur Wenceslas hésitât à renouveler cet accord, l'obstination et l'affabilité du monarque français avaient finalement obtenu gain de cause.

Charles V, au reste, ne se tint pas pour satisfait. Il estima qu'un autre soutien servirait utilement sa politique, et il se tourna vers la maison de Wittelsbach que sa situation privilégiée dans l'Empire et ses possessions dans les Pays-Bas désignaient tout particulièrement à son attention. Des traités confirmèrent les bonnes et anciennes relations de la France et de la Bavière et préparèrent des mariages destinés à rendre encore plus intimes les rapports entre les deux pays. Le 20 février 1379, la fille de Charles V, Catherine, âgée de deux ans, fut fiancée à Rupert de Bavière, petit-neveu et futur héritier de l'électeur palatin Rupert le Vieux. Il faut dire qu'en dépit de ses gestes d'amitié et de ses efforts, Charles ne put gagner les Wittelsbach à sa politique dans les affaires du Schisme et les amener à soutenir le pape français au détriment du pape italien.

Le roi de France, en vérité, n'avait trouvé en Allemagne ni la sympathie agissante, ni même la compréhension sur lesquelles il se croyait en droit de compter. Il s'était heurté à des réticences, il avait éprouvé des déboires. Il persista, néanmoins, à suivre la voie qu'il avait choisie et resta fidèle aux principes qui présidaient à son action au delà des frontières. C'est ainsi qu'en 1380, à la veille de sa mort, il formula le désir exprès que le dauphin épousât une princesse allemande. Il ordonna, dit Froissart, que « Charles, son fils, fust assigné et marié, si on pouvoit avoir lieu pour lui, en Allemagne, pour quoi des Allemands plus grandes alliances se fissent aux François ». L'affirmation de cette volonté combla d'aise le duc de Bourgogne, qui ne devait point tarder à se mettre à l'œuvre.

Philippe le Hardi se préoccupait avant tout des intérêts de son duché et de son héritage de Flandre.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 1955 PAR
E. GREVIN ET FILS
A LAGNY-SUR-MARNE

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1955.
N° d'Ed. 4605. — N° d'Imp. 3965.

Imprimé en France.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

